

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven

VOLUME I

'Résurrection'



Chapitre I



Eden était son seul égal. Baignée d'une brume immobile, la paisible forêt de montagne pourrait
Ils avaient servi de paradis parfait et immaculé – une Création intacte, même. Des oiseaux bruyants
voletaient dans un épais couvert de verdure, et le soleil matinal filtrait à travers la cime des
arbres, projetant des éclats de lumière colorée à travers la brume. Puis, à plusieurs reprises, la
brume s'écartait pour laisser passer un animal errant inspectant racines et larves, avant de
l'engloutir à nouveau et de redevenir ce qu'elle avait été : un mur diaphane ininterrompu. Une
feuille solitaire ondulait paresseusement en spirale à travers les rayons du soleil, disparaissant dans la brume. Une
La première feuille suivit la suivante, puis une autre. Les oiseaux se turent, la lumière du soleil s'estompa.

Et c'est ainsi que tout a commencé.

La brume commença à tourbillonner, chargée d'animaux sauvages en fuite, et des feuilles, des brindilles et des plumes tombèrent en pluie.

Les arbres s'illuminèrent comme des volées d'oiseaux aux couleurs éclatantes qui s'élançèrent vers le ciel. Les montagnes grondèrent et les arbres se balancèrent tandis que la terre résonnait comme un gong. Au plus fort de ce glas sinistre, une horde d'êtres ailés hideux déferla sur la crête. Certains, des Cyclopes, étaient aussi grands que des arbres. D'autres, semblables à des Chimères, n'étaient pas plus grands qu'un enfant. Tous portaient des tenues de combat, leurs ailes membraneuses s'agitant d'effroi, leurs griffes agrippant épées et boucliers. Par milliers, l'armée d'Ange, de Géants et de Grotesques, qui étaient les Grigori, les Néphilim, Eljo, Gorgone, Titans et Cyclopes, déferla de la montagne d'un seul bloc – une avalanche de destruction. À l'avant-garde de ce brasier rugissant, une troupe d'Ange aux yeux entièrement noirs mena la multitude descendante dans la vallée obscure, traçant un large sillon sur le versant et aplatissant la forêt. Aucun être vivant ne resta debout après le passage de cette légion. Puis, aussi vite qu'il était apparu, le chaos disparut.

Un nouveau silence s'abattit sur le paysage dévasté, aussi total que la dévastation qui l'avait précédé. Enfin, le gong retentit tandis que la terre gémissait au passage d'une seconde multitude. Une autre légion d'Ange franchit alors la montagne, vêtue de la même manière que la première horde, mais suffisamment différente pour être classée comme une espèce à part entière. Ces créatures ressemblaient davantage à de grands hommes et femmes qu'à des démons ; Et bien que leurs yeux fussent également noirs, ils étaient plus concentrés qu'indignés.

La multitude de créatures s'arrêta au sommet de la montagne, contemplant la dévastation en contrebas. L'ange à sa tête, Michel, se retourna et parla d'une voix semblable à celle d'un chœur de milliers d'âmes. « Un mensonge est tissé ici — ils restent ! » Se retournant vers le versant apparemment abandonné en contrebas, il hurla : « Semjaza, tu n'auras point de paix ! Annule ton incantation ! » Cerbère ! Araqiël ! » Aucune réponse. « Montrez-vous ! Par ordre du Trône ! » rugit l'Ange.

Deux autres légions d'anges descendirent du ciel, leur nombre éclipsant presque tout le reste. Le soleil se leva avant même que la lumière ne se lève au milieu de la formation de Michel. C'étaient les armées de Gabriel et de Raphaël. Michel s'adressa à eux en disant : « Semjaza et ses légions sont en bas. » Cerbère nous a également trahis, depuis qu'il a allié ses rangs à ceux de...

Soudain, un arbre tombé se transforma en l'Ange Araqiël, révélant sa véritable forme au moment même où elle se précipitait sur Michael.

« Michael ! » prévint Raphaël.

Michael pivota sur lui-même et, d'un seul mouvement, brandit son épée. Araqiël fondit sur lui, le frappant de la sienne et hurlant de douleur tandis que la lame la transperçait. Elle s'écrasa au sol et explosa en un nuage de poussière furieuse qui se dissolvait.

« Semjaza ! » cria Michael. « Ta tromperie ne t'exemptera pas du jugement. »

Il pénétra dans une clairière. « Une autre porte se trouvera ici », s'exclama Michel en plantant son épée dans le sol. De nouveau, la montagne trembla lorsque Michel retira la lame étincelante, le sang jaillissant d'une terre blessée.

Un cri déchira l'air, et ce qui semblait être un rocher se révéla être la silhouette chancelante de Semjaza, la main crispée sur une plaie béante à la poitrine. « Cerbère ! » s'écria-t-il. « Brise l'épée ! Referme la plaie ! » À la chute de Semjaza, son sortilège se rompit et le paysage se métamorphosa. Là où gisaient en désordre arbres et rochers abattus, se dressait désormais la légion de démons – des milliers d'entre eux – accroupis sur le flanc dévasté de la montagne. Aussitôt, l'un d'eux surgit en flammes le long du flanc de la montagne : un ange horrible à trois têtes de chien, aux dents grinçantes et à la queue fouettante d'un serpent — Cerbère.

Les vents se sont levés avec une force de tempête, et les nuages ont tourbillonné dans un ciel qui s'assombrissait rapidement.

« Ézéqueul ! » s'écria Semjaza. « Les nuages ! Brise l'épée ! » Semjaza roula sur une courte distance, mourut et se volatilisa en un nuage de poussière. L'armée de Semjaza se rua à l'attaque. Ils suivirent Cerbère sur le flanc de la montagne en direction de Michel. Calmes, les trois légions postées au sommet reculèrent, s'agenouillèrent et inclinèrent la tête. Un vortex noir descendit des nuages tourbillonnants et s'abattit sur la terre. Le sol trembla et une pierre surgit de la plaie béante infligée par l'épée de Michel. Le vortex enveloppa la pierre brute et la noircit, la façonnant et la gravant dans un mouvement furieux. De ce chaos émergea un rectangle poli, gravé sur ses cinq faces de centaines de rangées de symboles circulaires et linéaires complexes.

Le monolithe qui se dressait transforma l'avancée de Cerbère en déroute. La légion assaillante fit volte-face et dévala la montagne, la terreur remplaçant la soif de sang dans leurs yeux noirs, mais il était trop tard. La porte était achevée. Les Anges en fuite ralentirent comme si l'air s'était figé, puis s'immobilisèrent, luttant pour s'échapper. Le tourbillon les aspira, les entraînant inexorablement vers son cœur jusqu'à ce que chacun soit englouti par le monolithe. Lorsque le dernier eut disparu, le cœur du monolithe se consuma, laissant un trou béant en son centre. Le vortex s'éleva vers les cieux et les nuages ralentirent leur rotation. Dans le silence, les Anges entendirent le sifflement de la vapeur s'élevant de la porte nouvellement créée.

Le monolithe noir et lisse mesurait trois mètres de haut, un mètre cinquante de large et soixante centimètres de profondeur, chaque centimètre carré visible étant recouvert de versets dans la langue des anges et de Dieu lui-même. La surface noire et vitreuse du monolithe était aussi parfaitement lisse que le meilleur miroir, et le trou central était d'une forme impeccable, d'un pied de diamètre et traversant la pierre dans le sens de la largeur. Le sceau de pierre était parfait.

Les anges agenouillés se relevèrent. Michel se tourna vers Gabriel. « Les Veilleurs restants sont dissimulés dans les collines d'Uhr. » Gabriel caressa son épée et gravit la montagne. « Gabriel », l'appela Michael.

Gabriel jeta un regard par-dessus son épaule sans ralentir le pas, tandis que Michel ajoutait : « Ils doivent être tués par leurs propres épées, sur ordre du Trône. » Gabriel fit un geste d'approbation, sauta sur une grosse pierre et rugit par-dessus la tête de sa légion : « À la vallée d'Uhr ! Aux derniers Grigori ! » Gabriel s'élança vers l'horizon occidental, sa légion étroitement encadrée.

« Et où Azazel s'est-il enfui, Michael ? » demanda Raphaël d'une voix forte et influente. « Il s'est envolé vers les montagnes désertiques d'Haradan », répondit Michael. « Il a juré... » « Une alliance avec Lucifael. Azazel soutient sa prétention au Trône en échange de la protection de ses nombreuses troupes. » Michael inspecta le monolithe sifflant. Tous deux firent le tour du sceau de pierre tandis que Michael poursuivait : « Et les nombreuses légions de Batarel ne tardèrent pas à rejoindre ses rangs. » Michael s'interrompit et lança un regard à Raphaël, dont le front traçait une expression soucieuse. « Si elles s'unissent, Lucifael obtiendra les effectifs nécessaires. Les Néphilim renforceront également ses rangs ; et elle désire le Trône par-dessus tout. »

Raphaël se retourna et rugit par-dessus ses vastes rangs célestes d'épées et d'ailes : « Nous marchons contre les légions de Batarel et les hordes de Néphilim restantes ! » La moitié des Anges s'élança vers les cieux orientaux, resserrant leurs rangs aériens derrière Raphaël.

Michael ordonna alors aux autres : « Rassemblez-vous pour attaquer les nouvelles légions de Lucifael ! Elle nous attend ; mais le Trône éclaire notre chemin ! Comme auparavant, nous terrasserons d'abord les géants et les démons terrestres. Agissons comme un seul homme – n'attendons pas ! » Un nuage d'ailes blanches et d'armures scintillantes jaillit dans le ciel derrière Michael, abandonnant le sceau dressé.

Ainsi, le sceau demeura pendant près de six cents siècles, dissimulé depuis longtemps par les éléments et le temps, recouvert de poussière, puis de couches de terre et de roche. Enfoui dans le continent asiatique, il demeura en sommeil tandis que les décennies s'écoulaient les unes après les autres comme des éphémères chinoises en période de reproduction.

Avec la chute des Veilleurs et des Grigori, ces anges qui veillaient sur les affaires terrestres, seul l'Homme demeurerait pour veiller sur la bonne terre. Et il le fit pendant de nombreuses générations. Puis, en s'occupant de ses jardins, l'Homme découvrit par hasard la porte enterrée. Sachant Convaincu de son origine divine, Il effaça les siècles et le scella, érigeant un temple à son sommet. Pendant un demi-millénaire encore, Il garda l'artefact secret, le vénéra et Il a façonné sa vie autour de cela, jusqu'au jour où il devint assez savant pour ouvrir le sceau, mais resta assez insensé pour tenter de le faire.

~*~

Chine centrale ~ Juin 1331

Des centaines de pigeons tapissaient l'immense toit d'un temple chinois orné, caquetant et se picorant les uns les autres pour s'approprier le peu d'espace disponible sur la corniche. et de nouveau, un oiseau solitaire s'envola de la crête encombrée, fit un large cercle et rejoignit la foule se fondait dans la masse. Au pied du rebord, des décennies d'excréments de pigeons avaient strié la pierre de gris et de blanc. Des statues de pierre, perchées sur des plateformes régulièrement espacées, émergeaient du pigeonnier. Chacune représentait une bête de pierre grotesque, haute d'un mètre vingt et dotée d'ailes membraneuses semblables à celles d'une chauve-souris.

Certaines de ces bêtes de pierre ressemblaient à des dragons, d'autres étaient mi-hommes mi-bêtes, et d'autres encore étaient humanoïdes mais d'apparence primitive. Certaines étaient accroupies, les ailes déployées, d'autres les ailes repliées, et il existait aussi diverses combinaisons des deux. Les détails des statues et leurs postures aléatoires étaient si réalistes qu'on aurait pu les croire réelles. Des créatures vivantes figées dans la pierre. Elles s'étendaient dans toutes les directions, tapissant tout le sommet du temple.

Le temple lui-même était remarquablement ancien, composé de dalles de pierre irrégulières taillées mille ans auparavant. Des gravures érodées représentant des démons volants ornaient les murs extérieurs de l'édifice, la plus fréquente étant celle d'un dragon aux ailes déployées, entièrement entouré de trois cercles concentriques. Trois entrées cintrées bordaient la façade du temple, l'arche centrale étant plus haute que les deux autres. Trois sculptures en pierre de huit pieds de haut représentant des bêtes ailées ressemblant à des lions gardaient le bord gauche de chacune des arches, et une inscription chinoise distincte était gravée au-dessus de chacune des trois arches. Lues de droite à gauche, ces inscriptions donnaient : « Temple du Dragon Volant ».

Des jardins soignés entouraient le temple tandis que des ponts en teck bosselés se courbaient d'avant en arrière. De l'autre côté d'un ruisseau sinueux, au-delà des bonsaïs et des rochers du jardin intérieur, des vergers d'arbres fruitiers et à noix ainsi que de petits bosquets de feuillus laissaient place à des forêts de montagne plus sauvages. À la lisière de ces jardins aménagés et de ces bois indomptés, une grive de Chine, perchée sur un ginkgo indigène centenaire, emplissait l'air de son chant paisible tandis que la lumière du soleil de la fin de matinée inondait les sentiers et les bassins.

Une rangée de moines en robe noire sortit de la forêt, descendant solennellement la pierre.

L'allée menant au bâtiment. Ils descendirent le chemin comme une brume, la tête baissée et les mains jointes devant eux. Ils entrèrent dans le temple en silence, tels des morts. À l'intérieur, d'innombrables bougies brûlaient sur chaque surface horizontale, et la douce fumée de l'encens s'échappait en spirales de récipients perforés. Bougies et encens se mêlaient pour conférer une épaisse atmosphère spirituelle à l'intérieur des murs du temple. Les moines vêtus de soie traversèrent trois salles successives, chacune plus grande que la précédente. La dernière de ces Elle était vaste et son plafond concave s'élevait haut au-dessus des prêtres. Gravures de bêtes volantes Elle encerclait le dôme du plafond. D'innombrables lignes et inscriptions entrecroisées marquaient sa surface incurvée, ressemblant à une carte astrologique détaillée du ciel.

Au centre de la pièce, un trou rond et parfaitement symétrique avait été creusé dans le sol poli. La fosse était vaste, d'une profondeur de près de quatre mètres. À l'instar du sol du temple, la paroi cylindrique du trou était lisse et polie, et au centre, à quatre mètres sous le niveau du sol du temple, se dressait le sceau de pierre. Malgré le passage de soixante mille ans, la Pierre Porte demeurait intacte et sans défaut, comme au jour où elle engloutit les Veilleurs et une grande partie des cieux.

Quatre prêtres émaciés étaient assis au bord de la fosse, les jambes repliées et leurs robes relevées, dévoilant des poitrines étroites et des bras maigres. Leur état décrépiti témoignait de longs jeûnes. La sueur perlait sur leurs cous tendus et leurs côtes osseuses, et leurs yeux brûlaient au fond de leurs orbites creuses tandis qu'ils restaient immobiles comme des statues. Plongés dans une profonde méditation, les moines formèrent un cortège autour des quatre prêtres, puis s'assirent côte à côte pour former un rempart autour d'eux et de la fosse. À mesure que d'autres moines arrivaient, ils formèrent un second cercle, puis un troisième, jusqu'à ce que trois anneaux concentriques de saints hommes en méditation emplissent la chambre. Dans le silence profond, le crépitement occasionnel des bougies résonnait doucement sous le dôme, tel un grondement de tonnerre lointain .

Peu après, trois autres prêtres entrèrent dans l'enceinte. Deux portaient de grandes bougies et le troisième marchait entre eux, vêtu d'une robe rouge sang. Il tenait entre ses mains un ancien parchemin enroulé. Les trois prêtres s'arrêtèrent au-delà du cercle de moines, et le prêtre en rouge déroula le rouleau, révélant des colonnes d'écriture chinoise. Le parchemin contenait la traduction des versets inscrits sur la Pierre de la Porte.

À l'extérieur du temple, sur son terrain, le seul bruit était le murmure paisible du ruisseau. Soudain, la grive s'envola, poursuivant une abeille à travers les fleurs du jardin. Au moment où le bec de l'oiseau saisit l'abeille en plein vol, une explosion retentit, et instantanément

Le dôme du temple se brisa, projetant des éclats de pierre à des centaines de mètres dans les airs. La secousse fut si violente qu'elle dépouilla les arbres les plus proches de leurs feuilles et que des fragments de granit et d'os humains transpercèrent leurs troncs calcinés.

D'énormes blocs de pierre s'abattirent sur le jardin, brisant des branches et creusant des cratères dans le sol. La terre était soigneusement ratissée. Des nuages de poussière et de cendres déferlaient sur le sol et dévalaient le flanc de la montagne comme une marée pyroclastique.

Ce qui restait du temple irradiait d'une chaleur furieuse, fissurant les pierres encore debout. Et pourtant, la température continua de monter, jusqu'à ce que les parois de la fosse lisse à l'épicentre du temple se liquéfient comme de la sève. Les arbres brûlés qui entouraient le temple s'embrasèrent. La Pierre-Porte, intacte, se dressait au centre du cratère. Le trou au cœur de la pierre devint opaque et épais, rempli d'un brouillard noir et bilieux qui commença à tourbillonner.

Des fumées s'échappaient de la Gatestone comme un nuage visqueux et caustique, dense comme des gaz sulfureux.

Le nuage s'éleva du cratère et épousa le sol en dérivant sous les cendres plus légères. Il ne se dissipa pas, mais demeura une masse bouillonnante et compacte, empoisonnant tout. La verdure du jardin dans son sillage. Puis, dans une clairière intacte, elle s'arrêta et tourbillonna sur place un court instant avant de se replier sur elle-même et de se condenser en son centre. Des arcs de lumière, semblables à un orage dans un épais cumulus, jaillirent tandis qu'au cœur de la masse, une forme prenait forme. D'abord une ombre, elle évolua, gagnant en densité et en structure, et finalement, en teintes chair. Le nuage s'éclaircit pour révéler une femme nue aux ailes membraneuses déployées. Ses cheveux, longs jusqu'à la taille, étaient noirs comme l'onyx d'ébène et fins comme un fil de soie. Ses yeux et ses ongles étaient aussi noirs et scintillants que le visage de la Pierre de Porte, ce qui contrastait fortement avec sa peau presque translucide, pâle comme la Mort. Sa beauté était sans égale, même face à Ève. Elle était l'impie Lucifael, le Dragon, la séduisante Lilith, l'éclatante Étoile du Matin, l'antique Heylél et la Mère Succube des Enfers – mille noms transmis au fil des âges. L'esprit matérialisé de Lucifael cracha d'une voix de nombreuses femmes : « Une ! Il en reste deux », soupira-t-elle, contemplant intensément la destruction.

Autour d'elle, la brume se dissipant révélait un paysage cauchemardesque. Le site du temple n'était plus qu'une ruine fumante jonchée de cadavres. Un champ de ténèbres encerclait les vestiges incandescents du temple, et les jardins extérieurs, ravagés par la soif, gisaient à plat et calcinés. La vapeur s'élevait du ruisseau, désormais noir de suie et de charbon. Les bonsaïs crépitaient, brûlant, et de temps à autre, l'un ou l'autre s'effondrait en cendres se trouvait.

Lucifael s'avança et ramassa un pigeon mort au sol. Elle caressa l'oiseau comme une âme bienveillante. « Pas encore, mon chéri », murmura-t-elle. « Viens. » L'oiseau se redressa brusquement, la tête tremblante comme s'il avait le cou brisé. Elle le caressa. « En effet. Reviens, petit. » « Un seul. » Ses yeux s'ouvrirent doucement et croisèrent les siens. Il frémit et elle s'accrocha à son cou. Elle approcha l'oiseau de son visage, inspira profondément, puis expira un épais nuage sulfureux sur l'oiseau qui se débattait. Ses plumes brillaient d'un jaune éclatant.

Au sein de cette fumée nauséabonde, les germes de l'anéantissement planaient sur presque toute forme de vie sur Terre, car elle portait un germe mortel, assez vil pour ronger l'Asie et, à terme, la majeure partie de l'Europe. Ce germe était *Yersinia pestis*, l'instrument même de la Peste noire. Lucifael sourit et ordonna à l'oiseau : « Écoute-moi, petit. Transmets aux hommes ma parole : je reviendrai bientôt récupérer ce qui m'appartient. » Elle lança le pigeon en l'air. Il tourna en rond et vola vers le sud tandis que Lucifael se transformait en un nuage de cendres tourbillonnantes, qui prit alors l'apparence d'un corbeau. Le visage enfumé traversa le domaine et plongea par l'ouverture de la Pierre-Porte.

Avec maladresse et de façon irrégulière, le pigeon tournoyait dans les airs le long du flanc de la montagne avant de rejoindre la plaine. Son ombre effleura les toits de chaume d'un minuscule hameau, traversa un champ et s'enfuit à travers un épais bois. Finalement, l'oiseau parvint à regagner le... Au cœur d'un village surpeuplé, il fut pris d'une crise et s'écrasa contre le mur à claire-voie d'un bâtiment, avant de s'immobiliser derrière un étal de poisson, au cœur du marché animé du village. À la tombée de la nuit, alors que le marché se vidait, plus personne ne le remarqua. Ils remarquèrent l'oiseau mort, et dans l'obscurité naissante, plus personne ne resta pour voir la lueur pâle et malade qui commença à émaner de la carcasse.

Le pigeon se raidit et se refroidit, mais son plumage luisait encore d'une lueur jaune malsaine. Aux premières lueurs du jour, deux rats noirs tombèrent sur la carcasse. L'un d'eux renifla... L'un fixait son œil béant tandis que l'autre reniflait son arrière-train, et tous deux, trouvant la carcasse fraîche, la dévorèrent. Mais avant qu'ils n'aient fini ce festin macabre, un homme s'approcha de l'étal de poisson, chassa d'un geste les mouches à dos vert et jeta un gros poisson aux yeux laiteux sur les planches rugueuses de l'échoppe. Les rats s'enfuirent à toute vitesse, gorgés de la maladie contenue dans la chair de l'oiseau.

Les rats étaient d'habiles charognards, mais les parasites qui se repaissaient de ces rongeurs, invisibles, l'étaient encore plus. Le bacille, transporté jusqu'au marché par le pigeon du temple, se multiplia dans le corps des rats, les transformant en un véritable bouillon de culture mortel pour les puces qui les infestaient. Bien que peu affectées par la bactérie, les puces se gorgeaient du sang infecté des rats, qu'elles...

Le germe était régurgité dans le corps des hôtes suivants, qui se préparaient alors pour leur prochain repas. Dans les deux semaines qui suivirent la chute miraculeuse du pigeon dans le terrier des rats, les puces propagèrent le germe à tous les rats du village.

Les rats commencèrent à mourir, forçant les puces à chercher une nourriture plus saine. La maladie, elle aussi, chercha de nouveaux terrains de reproduction en décimant la population de rongeurs, et, se propageant dans l'estomac de milliards de puces, elle trouva ce nouvel hôte : l'être humain.

En cette douce et ensoleillée matinée, une jeune Chinoise inspectait des fagots de gingembre noir liés entre eux et entassés sur un étal de fruits et légumes, à quelques mètres du lieu d'atterrissage du pigeon maudit. Montrant un petit fagot, la fillette demanda à la vieille femme qui tenait l'étal combien elle en voulait. La femme agita sept doigts devant son sourire édenté. La fillette sourit, acceptant : c'était un prix juste. La femme prit les pièces de la fillette et lui tendit le fagot de racines, mais à ce moment-là, sa jeune cliente poussa un cri et s'enfuit de l'étal. « Un rat ! » s'exclama-t-elle, ses traits agréables se tordant de dégoût. « Il a couru
« Mon pied. »

La femme rit en agitant nonchalamment la main. « Ce ne sont que des insectes inoffensifs », dit-elle en souriant.
« Avec toute cette nourriture qui traîne, ils sont devenus audacieux, presque comme des animaux de compagnie. »

La jeune fille tendit la main pour recevoir son achat, souhaitant à présent s'éloigner de la vieille sorcière. et ses « animaux de compagnie ». Sentant une vive douleur à la cheville, elle se recula de nouveau devant le vendeur et souleva le bas de sa longue jupe, dévoilant un pied nu. Elle se pencha pour mieux l'examiner, en fronçant les sourcils. Ce faisant, son large chapeau de paille tomba à terre, où un marchand de passage le piétina. Un rire éclata chez la vieille femme, qui semblait trouver du plaisir dans les malheurs les plus banals. Le regard perçant de la jeune fille ne fit qu'accroître son hilarité.

« Si tout le monde était aussi malchanceux que toi, on serait tous morts avant l'aube », ricana-t-elle. La jeune fille, ne trouvant rien de drôle dans cette sombre philosophie, récupéra son chapeau et le remit sur sa tête. Le rire moqueur de la vieille femme l'accompagna tandis qu'elle s'éloignait à grands pas et disparaissait dans la foule, un paquet de gingembre à la main, un chapeau sale et une piqûre de puce à la main. Cette bouchée, aussi petite fût-elle, allait s'avérer suffisamment grande pour engloutir près de la moitié du monde connu.

En quelques jours seulement, l'épidémie qui s'ensuivit ravagea le village chinois comme un tsunami. Les enfants, au plus près de la terre et des animaux et insectes qui la peuplent, furent les premiers à tomber malades et à mourir. Le taux de mortalité de l'infection était catastrophique.

Un froid glacial, grimant jusqu'à près de soixante-quinze pour cent. La douceur de l'hiver offrait des conditions idéales à la propagation de la maladie, et le réchauffement climatique à venir serait encore plus dévastateur pour les humains, plus fertile pour les bactéries. Bien que l'Enfer ne soit pas un lieu de joie, en ce moment tragique d'infection humaine, Lucifael exulta. L'homme était mûr. Les conditions clémentes étaient idéales pour offrir à la Mort une récolte abondante, la Mort se tenant toujours prête à manier une faux affûtée et luisante comme un ouvrier agricole expérimenté, impatient de récolter l'abondance.

Les personnes infectées par la peste mouraient subitement, car le virus détruisait radicalement leur système immunitaire. Il s'attaquait aux ganglions lymphatiques jusqu'à les rompre, les rendant inopérants. Le corps de la victime n'eut guère le temps de se défendre avant de succomber complètement. Du sang hémorragique s'accumulait sous sa peau, formant des taches noires, et ses fluides corporels infectés — sang, sueur et excréments — dégageaient une odeur nauséabonde.

La peste bubonique était l'un des stratagèmes les plus ingénieux de l'Enfer. Le souffle de Lucifael était perfide, et son désir était l'anéantissement total de ses adversaires. Ainsi, la peste était une métamorphe chimique : ce qu'elle ne parvenait pas à accomplir sous une forme, elle l'accomplissait sous d'autres. La maladie changea, et une seconde vague d'infection se répandit sur le champ de bataille humain, puis une troisième. La peste pulmonaire infectait les poumons de ses victimes et s'y multipliait si rapidement que la cage thoracique de la malheureuse victime gonflait et se remplissait de sang en quelques jours seulement. Si certains survivaient à la peste bubonique, la peste pulmonaire, elle, ne faisait pas de quartier. Pire encore, l'infection se transmettait facilement par la toux ou un éternuement – la mort imprégnait l'air même.

La troisième forme d'infection s'avéra la plus mortelle. La peste septicémique s'attaquait au sang, contaminant chaque particule de tissu corporel avec le bacille qui se multipliait à une vitesse fulgurante. Les victimes mouraient en quelques heures, leurs organes internes se liquéfiant littéralement dans des mares de sang hautement infectieux. À l'instar de la peste transmise par les poumons, l'infection septicémique était mortelle dans la quasi-totalité des cas.

La peste se propagea rapidement depuis son foyer et ravagea la campagne. Les trois quarts des villages et villes environnants, désormais exposés au fléau, furent décimés en quelques jours. Dans les semaines qui suivirent, des centaines de milliers de cadavres infectés jonchaient les champs, car rares étaient ceux qui osaient les enterrer par crainte de contagion. La population de mouches explosa, les corps en décomposition offrant un terrain fertile à leurs larves. Dans les régions les plus développées du pays, l'odeur nauséabonde des cadavres noircis et gonflés était si concentrée qu'on pouvait sentir l'odeur d'un village désert à près de seize kilomètres sous le vent. Un exode massif commença, des dizaines de milliers de personnes cherchant refuge dans des zones reculées et désertes.

Même dans leur fuite paniquée, les voyageurs évitaient les routes principales, jonchées de restes humains en décomposition, parfois de villages entiers. Les chemins de campagne étaient souvent bloqués par des charrettes grouillantes de mouches, encore attelées à des chevaux morts. La mort et la décomposition étaient omniprésentes. La peste régnait en maître, et les hommes en étaient les esclaves. La Grande Peste emporta plus de trente- cinq millions de vies chinoises en seize années terribles, et elle n'était toujours pas rassasiée. Elle progressa silencieusement en Mésopotamie et en Asie Mineure, les dévastant comme elle l'avait fait en Chine, traversant des continents entiers telle une horde vengeresse et dévastatrice.

La maladie se propagea dans toutes les veines de la civilisation asiatique, suivant les routes commerciales qui traversaient le cœur de la Mongolie. La Route de la Soie, ancienne voie caravanière transportant les marchandises d'Orient jusqu'à la Méditerranée, amenait désormais la servante de la Mort vers l'Europe. La Mort soufflait sur le pays comme un vent fétide, imprégnant l'air d'une odeur nauséabonde de putréfaction. Son puanteur impie était si forte qu'elle aurait pu anesthésier jusqu'aux cieux. Ainsi, comme c'est invariablement le cas pour les événements tragiques de l'Histoire , le message de Lucifaël se répandit à travers les terres : elle allait bientôt reconquérir les siennes.

[Fin du chapitre 1]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~